

.../...

cale. Tous les travaux de la recherche psychosomatique depuis les années 50 montrent en effet l'urgence de trouver un correctif au morcellement clinique qui tend à faire disparaître le sujet souffrant derrière ses organes. Les Cannon, Alexander et autres Selye ont montré qu'assurer la santé apparente d'un patient ne peut être en effet qu'un leurre s'il est fait l'impasse sur son unicité profonde, sur la manière dont ses composantes psycho-affectives interviennent inévitablement dans le maintien de ses équilibres vitaux. La médecine de famille constitue l'espace spécifique protecteur qui peut assurer le maintien de ces équilibres.

Conclusion

Dans la zone frontalière qui sépare le monde du quotidien du monde médical, mais bien immergé dans le premier, le médecin de famille n'est certainement pas le représentant d'une spécialité comme les autres.

En fait, les recherches que nous avons évoquées montrent qu'il est irremplaçable dans sa fonction de garant d'un maillage social qui tend chaque jour un peu plus à se défaire et qu'il serait certainement urgent de commencer à retisser.

Arrivés au terme de ce survol d'une situation

sociale qui apparaît aussi sous-estimée que préoccupante, on est tenté de reformuler ainsi la question initiale : faut-il continuer à favoriser l'extension des structures hospitalières, considérées comme les temples de la « vraie médecine » ou faut-il, au contraire, limiter strictement leur croissance en s'efforçant de redonner à la médecine de proximité les moyens de remplir son rôle fondamental de prévention, rendant ainsi inutiles les institutions démesurées ?

La réponse est sans doute à nuancer, mais celle à apporter à la question formulée dans notre titre devrait être, à l'inverse, catégoriquement positive. Elle est basée, non sur quelque nostalgie du passé, comme feignent de le croire certains acteurs de santé, mais tout au contraire sur les conclusions d'une pensée scientifique qui envisage l'avenir.

L'Université médicale ouvrira-t-elle les yeux ? Les responsables politiques et les institutionnels des structures sociales auront-ils le courage de mettre fin à quelques décennies d'immobilisme et surtout à leur obsession de domestiquer les médecins de famille et d'en faire des fonctionnaires obéissants ?

Cela dépendra sans doute de l'énergie que les citoyens mettront à les convaincre de privilégier l'humain et non les machines. ■

Un film à voir où à revoir, *Barberousse* de Kurosawa

■ Sylvie Cognard, médecin généraliste

Un film sur l'initiation des apprentissages et la transmission d'un art de la médecine.

Un jour d'automne, vers 1820, un jeune médecin diplômé de l'université de Nagasaki est nommé, contre son gré, dans un hôpital misérable d'un quartier de Tokyo. L'hôpital est dirigé par un médecin, « Barberousse », tyrannique avec ses collègues, tendre avec ses malades, dont le sacerdoce est de combattre la misère et l'ignorance qu'il pense responsables des maux de ses patients. Parce que les politiques ne s'attaquent pas à ces deux fléaux, il part de sa place de médecin pour les combattre. Il n'hésite pas à bagarrer, à transgresser, à faire chanter le riche pour sauver le pauvre.

Petit à petit, le jeune Yasumoto, ambitieux et hautain, va ouvrir les yeux sur les autres et apprendre à lire à travers les apparences, à percevoir l'âme au-delà du corps. Lui-même sera malade. Il sera soigné et guéri par une petite fille arrachée à une mère maquerelle, qu'il a soignée avec patience et amour. Ainsi son changement d'attitude, sa « rédemption », ne vient pas de la souffrance mais de l'amour. « Derrière chaque maladie, dit Barberousse, il y a toujours un malheur de la vie. » Les personnages de Kurosawa ne font rien d'autre qu'apprendre à vivre afin de pouvoir accepter leur mort.

Ce qui est beau dans *Barberousse*, c'est que ces leçons nous parviennent à travers des histoires atroces et superbes, sur lesquelles Barberousse, alias Kurosawa, pose le regard de la compassion. Mais une compassion à la Dostoïevski. « Dostoïevski, dit-il, a le courage de contempler la misère des hommes. Il ne détourne pas les yeux ; et il est si plein de tendresse qu'il souffre de la même souffrance. » A la fin du film, c'est une image de solidarité et d'espoir que le jeune médecin contemple : des femmes hurlent dans un puits le prénom d'un enfant qui se meurt d'un empoisonnement familial collectif, volontairement programmé pour échapper définitivement à la misère devenue intolérable. Ces femmes espèrent, selon une vieille superstition, rappeler son âme des entrailles de la terre. L'enfant revient à la vie en vomissant le poison, et nous comprenons que c'est leur amour qui l'a sauvé. ■